



HAL
open science

L'Espagne, l'amour et le prophète : étude d'un roman de l'auteur bilingue Loubayssin de la Marque qui fait apparaître Muhammad

Emilie Picherot

► To cite this version:

Emilie Picherot. L'Espagne, l'amour et le prophète : étude d'un roman de l'auteur bilingue Loubayssin de la Marque qui fait apparaître Muhammad. Fictions au temps de Louis XIII, Frank Greiner (dir.), Paris, Classiques Garnier, pp.77-92, 2019. hal-03554534

HAL Id: hal-03554534

<https://hal.univ-lille.fr/hal-03554534>

Submitted on 17 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'Espagne, l'amour et le prophète : étude d'un roman de l'auteur bilingue Loubayssin de la Marque qui fait apparaître Muhammad

Emilie Picherot
Université de Lille
ALITHILA

Lorsqu'on étudie les romans français qui utilisent comme contexte l'Espagne musulmane deux grandes périodes se dégagent. Jusqu'au deux tiers du siècle, le Maure de Grenade apparaît comme support pour la glorification des rois catholiques Isabelle et Ferdinand, héros de la Reconquête. Dans les trente dernières années du siècle, les romanciers proches de la Réforme, utilisent le personnage d'une toute autre manière. Le Maure de Grenade devient la preuve historique d'une possible mixité religieuse, le mythe de l'Espagne des Trois Culture est en place et sert de masque à des représentations qui insistent sur la tolérance religieuse moins nuisible que nécessaire. L'établissement de la liste même doit envisager la question du « premier qui... ». L'ouvrage d'Alexandre Cioranescu y répond : le premier à avoir introduit le personnage du Maure amoureux est un Gascon qui connaissait parfaitement l'Espagne pour avoir longuement séjourné à Madrid et qui écrivait, selon lui, plus facilement en espagnol qu'en français¹. *Les Aventures héroïques et amoureuses du comte Raymond de Toulouse et de Dom Rodéric de Vivar*², éditées en 1619, n'auraient pas suscité l'intérêt sans cette position particulière qui les place en précurseurs d'un genre.

Au-delà d'un simple intérêt anecdotique, la lecture de cet étrange roman rappelle qu'en 1619 en France, le musulman n'Espagne n'est pas encore le personnage stéréotypé qu'il devient par la suite. Loubayssin traduit le *romancero* en écrivant dans les marges du cycle cidien et fait preuve d'une remarquable liberté. Un court *Portrait royal de Monseigneur le duc d'Orléans* publié en 1645³ laisse penser qu'il était proche des milieux libertins ce que le contenu de ces romans semblent confirmer. Il est aussi l'auteur d'un court panégyrique adressé à Richelieu et

¹ Alexandre Cioranescu, *Le masque et le visage, du baroque espagnol au classicisme français*, Genève, Droz, 1983 : « Dans *Les Aventures héroïques et amoureuses du comte Raymond de Toulouse et de Don Roderic de Vivar* (1619) de Loubayssin de La Marque, on trouve une assez curieuse pénétration du roman mauresque dans le roman chevaleresque. Les héros sont deux chefs chrétiens, mais on leur oppose la figure d'Adbérame, roi maure de Huesca. Le récit est étrange et désordonné : il a du moins l'intérêt d'introduire pour la première fois dans le roman français la figure du Maure amoureux, le personnage du Cid Campeador et le sujet de la prise de Zamore, qui vient du *Romancero*. », p. 425.

² *Les Aventures héroïques et amoureuses du conte Raymond de Toulouse, et de Don Roderic de Vivar, par le Sr Loubayssin de La Marque, gentilhomme gascon*, Paris, T. du Bray, 1619.

³ François de La Marque, *Le pourtraict royal de Monseigneur le duc d'Orléans*, Paris, Claude Morlot, 1645.

publié en 1639⁴. Le titre en est trompeur puisqu'il ne traite qu'incidemment de la langue castillane au profit d'une rhétorique encomiastique lourde.

Loubayssin de la Marque

Peu de renseignements sont en effet disponibles sur ce romancier, peut-être né en 1588⁵, auteur de trois romans dont un en espagnol, tous trois publiés à Paris (deux chez Du Bray et un chez Guillermot), à des dates très rapprochées, entre 1617 et 1619. Il est en fait surtout connu pour un roman léger qui connut un certain succès au XVIII^e siècle grâce à une réédition raccourcie de 1746 reprise dans une édition facsimile en 1875. La préface de cette *Histoire des cocus* offre ainsi quelques informations :

Le petit ouvrage qui suit est une simple et brève traduction d'un ouvrage espagnol intitulé *Enganos deste siglo, y historia sucecida in nuestros tiempos*, Paris, J. Orry, 1615, in-12. L'auteur, qui s'appelait Franciso Loubayssin de la Marca, publia dans la même ville d'autres romans d'aventures, mais celui-ci, à en juger par les traductions qu'il obtint, fut celui qui eut le plus de succès. Une première traduction, dûe à F. de Rosset, était intitulée : *Les abus du monde* (Paris, Du Bray, 1618, in-12). Une autre, dûe au sieur Degane, portait pour titre : *Les tromperies de ce siècle, avec des annotations etc*, Paris, Hénault 1639. Cette seconde traduction eut plusieurs éditions. L'*Histoire des cocus*, réduction, ou si l'on veut, simple imitation de l'ouvrage de Loubayssin, dûe à un écrivain inconnu, ne vint que beaucoup plus tard et obtint un succès plus complet. La première édition porte l'indication de Constantinople, au Croissant, 1741, in-16 de 183 pages ; et il en parut les années suivantes une ou deux réimpressions. Ainsi réduit, l'ouvrage est amusant et l'on n'a pas le temps de s'ennuyer à sa lecture. Ce mérite, joint à la rareté croissante du livre (car depuis une trentaine d'année, on ne l'a pas vu paraître plus de deux ou trois fois dans les ventes, où il obtient, en moyen, le pris de 10 à 12 francs) justifie la réimpression à petit nombre que nous en faisons aujourd'hui⁶.

Ces maigres renseignements sont heureusement complétés par ce que Loubayssin dit de lui-même dans la préface du roman qui nous intéresse.

On y apprend ainsi qu'il est Gascon :

Je suis Gascon, et par conséquent trop vain pour céder par inclination à l'Espagne, ce que je dois par raison à la France. Les Gascons n'ont jamais été bons amis des Espagnols pour te donner sujet d'avoir ce soupçon de moi. Ces barrières qui haussent superbement le front dans les nuées ne nous séparent pas seulement de corps, mais encore d'affection. Que si Mithridate apprit de parler latin en faisant la guerre aux

⁴ *Deffy de la langue françoise et de l'espagnole, pour sçavoir quelle des deux est plus éloquente... fait en forme de panegyrique adressé à l'Éminentissime cardinal duc de Richelieu*, Paris, C. Morlot, 1639.

⁵ Voir Cioransecu, *ibidem*.

⁶ *Histoire des cocus*, éd. facsimil de San Remo, Chez J. Gay et fils, éditeurs, 1875 La Haye, Au Croissant, 1746

Romains avec l'épée, pourquoi ne croiras-tu pas que j'ai appris la langue castillane en faisant la guerre aux Espagnols avec le cœur⁷ ?

Qu'il a séjourné suffisamment de temps en Espagne et sans doute plus particulièrement à Madrid, pour parler parfaitement l'espagnol, qu'il dit écrire mieux que le français :

Ce n'est pas que je veuille dire que la langue française n'eût pu relever aussi bien le lustre de cette traduction que la castillane : car n'estimant rien tant après le bien que Dieu m'a fait me faisant naître chrétien, que d'être né Français, j'ai tellement affectionné ce qui me fait être ce que je suis, que si je n'ai pu acquérir la perfection d'écrire bien en ma langue, je l'ai acquise de savoir qu'étant aussi riche que la grecque, et aussi majestueuse que la latine, elle est sans comparaison plus belle et plus douce que toutes les autres. Mais comme le peintre ne peut tirer si hardiment ses traits avec un pinceau neuf, comme il fait avec celui dont il s'est servi autrefois : de même que la main de l'orfèvre qui grave sur le cuivre, tremble toujours lorsqu'elle veut graver sur l'or ; et le marinier plus expert en la petite mer, se trouve tout étonné lorsqu'il franchit les Syrtes pour s'engouffrer tout à fait dans l'Océan ; aussi ma main changeant de plume, ma bouche de langage, et mon esprit de dessein, s'est trouvé tellement confus lorsqu'il lui a fallu rompre les lois d'une si longue habitude (comme est celle que j'ai prise en composant mes livres espagnols) que j'en ai perdu sinon tout à fait le jugement, à tout le moins l'espérance de te pouvoir donner ce livre purement français. Que s'il faut que j'avoue à suite de ceci, que j'écris mieux en espagnol qu'en ma propre langue, je te prie d'en attribuer plutôt la cause au grand séjour que j'ai fait à Madrid, qu'à nulle affection que j'aie pour le castillan⁸.

et que s'il déteste les Espagnols il adore leurs femmes dont il loue les grandes qualités :

Ce n'est pas que je veuille dire que la langue française n'eût pu relever aussi bien le lustre de cette traduction que la castillane : car n'estimant rien tant après le bien que Dieu m'a fait me faisant naître chrétien, que d'être né Français, j'ai tellement affectionné ce qui me fait être ce que je suis, que si je n'ai pu acquérir la perfection d'écrire bien en ma langue, je l'ai acquise de savoir qu'étant aussi riche que la grecque, et aussi majestueuse que la latine, elle est sans comparaison plus belle et plus douce que toutes les autres. Mais comme le peintre ne peut tirer si hardiment ses traits avec un pinceau neuf, comme il fait avec celui dont il s'est servi autrefois : de même que la main de l'orfèvre qui grave sur le cuivre, tremble toujours lorsqu'elle veut graver sur l'or ; et le marinier plus expert en la petite mer, se trouve tout étonné lorsqu'il franchit les Syrtes pour s'engouffrer tout à fait dans l'Océan ; aussi ma main changeant de plume, ma bouche de langage, et mon esprit de dessein, s'est trouvé tellement confus lorsqu'il lui a fallu rompre les lois d'une si longue habitude (comme est celle que j'ai prise en composant mes livres espagnols) que j'en ai perdu sinon tout à fait le jugement, à tout le moins l'espérance de te pouvoir donner ce livre purement français. Que s'il faut que j'avoue à suite de ceci, que j'écris mieux en espagnol qu'en ma propre langue, je te prie d'en attribuer plutôt la cause au grand séjour que j'ai fait à Madrid, qu'à nulle affection que j'aie pour le castillan⁹.

⁷ *Les aventures héroïques et amoureuses du conte Raymond de Thoulouze, et de don Rodrigue de Vivar*, par le Sr Loubaissin de la Marque Gentilhomme gascon, A Paris, chez Toussaints du Bray, Avertissement au lecteur.

⁸ *Ibidem*.

⁹ *Ibid*.

Un numéro de la *Revue de Gascogne* précise ces quelques informations et rappelle que cette affinité pour l'espagnol lui viendrait des contacts prolongés qu'il avait eus avec son frère, établi à Salamanque dès 1602 et marié à une Espagnole, ce qui lui a valu d'être déshérité. La date de sa mort reste inconnue mais sa femme, veuve, se remarie en 1663. Son fils, Jean-Marie, né vers 1650 fut membre de l'Académie des Inscriptions¹⁰.

Ces maigres informations ne nous renseignent ni sur sa formation ni sur ses fonctions et si ses publications romanesques se concentrent sur un temps très court on ignore ce qui le pousse à rédiger son *Deffy de la langue françoise* en 1637 ou son *Pourtraict royal* en 1645.

Le roman

Le roman ne connaît vraisemblablement aucun succès. Malgré l'annonce de l'auteur, qui semble pourtant sûr de son fait, la seconde partie n'a pas vu le jour. On lit en effet à la fin de ce qui devait être une première partie :

Et parce que vous pourriez être en peine, de savoir quel mécontentement était celui que Don Roderic avait donné au roi, de la fin des aventures de Fleride, de Léonide, et de Lirsan : et du succès de tant de fortunes qui étaient arrivées en si peu de jours à Abderame, duquel nous avons laissé de parler si longtemps, je vous prie de lire, en la seconde partie de cette histoire, qui roule sous la presse, cependant que vous lisez celle-ci¹¹.

Le texte multiplie les histoires amoureuses et prend sa source dans le contexte hispano-mauresque de l'époque du Cid, par ailleurs peu représentée dans le reste du corpus romanesque français. L'aspect désordonné du texte tient sans doute d'abord à son caractère inachevé. L'histoire principale est assez vite abandonnée au profit de nouvelles insérées qui ne mettent pas en scène le personnage du Maure. L'ensemble mêle deux tonalités différentes et ressemble, dans de nombreux passages, à *Amadis de Gaule*. L'esthétique chevaleresque des combats ou des rapports entre les personnages féminins et masculins, voire l'intervention du merveilleux, contrastent fort avec le reste du corpus hispano-mauresque français.

Argument :

Abderame, roi musulman de Huesca, perd une bataille contre le roi chrétien Sanche. Épuisé par la chaleur et le combat, il se repose près d'une fontaine et trouve une bourse dans laquelle est enfermé le portrait d'une magnifique jeune fille dont il tombe immédiatement amoureux. Un chevalier arrive et exige le portrait. Abderame, qui refuse de le rendre, tue l'imprudent au cours d'un duel. Surgit alors un esclave maure qui raconte son histoire au roi. Il aurait été au service du chevalier mort, nommé Don Roderic de Vivar (le Cid), et serait

¹⁰ Voir *Revue de Gascogne, bulletin mensuel du comité d'histoire et d'archéologie de la province ecclésiastique d'Auch*, Société historique de Gascogne, [s.n.] (Auch), 1864-1939, n°36, p. 31. Voir aussi le n°35, p. 442.

¹¹ *Op. cit.*, p. 421.

tombé amoureux de la sœur du roi Sanche, Délie, dont il aurait volé le portrait. Abderame est heureux de connaître le nom de celle qu'il aime et d'avoir tué un si puissant ennemi. En fait, l'esclave se révèle être Don Roderic de Vivar lui-même, qui a égaré le portrait alors qu'il faisait la sieste près de la fontaine où Abderame l'a trouvé.

Le narrateur fait alors une pause pour décrire les circonstances de la succession du roi Ferdinand qui voit Sanche trahir ses frères et sa sœur pour prendre le pouvoir. Les infants lésés demandent de l'aide au roi musulman Abderame afin qu'il les aide à recouvrer leur héritage.

On revient alors à l'histoire du portrait. Ayant appris que celui qu'il pensait être un esclave musulman est en fait le Cid, Abderame veut le tuer. Suit un long combat en duel qui ne peut pas s'achever, les deux chevaliers étant de même force. Abderame invite le Cid dont il reconnaît la valeur à sa cour et lui offre un spectacle de tournois et de carrousels. Il tente de convaincre le chrétien de l'injustice de Sanche (toujours désigné comme un « tyran » par le narrateur lui-même), mais le Cid refuse de trahir son roi, il accepte juste de ne pas prendre part aux combats.

Pendant tout ce temps, un terrible siège est mené par Sanche autour de Zamore. Un religieux musulman vient voir Abderame pour lui proposer une solution : il sait comment capturer Délie et la femme de Sanche qui résident dans le magnifique château de Trebel dont il a découvert une entrée, par des canaux qui mènent directement aux bains que fréquentent assidûment les deux femmes. Le religieux décrit comment le prophète Muhammad lui-même le lui a enseigné en songe.

Le narrateur s'intéresse alors aux deux femmes qui se racontent des histoires pour passer le temps, puis sont faites captives par les musulmans. Sanche refuse de payer la rançon que lui propose Abderame : de l'or et la levée du siège de Zamore.

Le narrateur rapporte alors l'histoire d'un bourgeois musulman de la ville. Sa fille étant tombée amoureuse d'un chrétien, il décide de se venger en faisant ouvrir la ville de façon à ce que les musulmans puissent définitivement détruire les armées du Comte de Toulouse qui l'assiègent. Le combat dure plusieurs dizaines de pages et se termine par la défaite des musulmans.

On revient alors à Délie et à la femme de Sanche, toujours captives des Maures. Délie est amoureuse du Comte de Toulouse et croit qu'il a été tué pendant le siège. Zarayde, la sœur d'Abderame devient une proche amie des deux chrétiennes.

Le roman change alors de direction et met en scène Urraca, sœur de Sanche, qui tente de faire entendre raison au tyran et de récupérer ses biens. Lors d'une bataille contre les armées

d'Urraca, Sanche est grièvement blessé. Le Cid ne peut le voir en si mauvaise position et inverse le cours du combat.

Une histoire insérée développe les amours contrariées de Lucile et Léonide, où l'on retrouve des enlèvements, des pères opposés au mariage des héros, et une trahison de l'ami fidèle. C'est sur cette histoire inachevée que se termine le roman.

L'ensemble est disparate malgré les efforts du romancier pour suivre un événement unique : le siège de Zamora, autour duquel tous les personnages tournent. Ce premier essai romanesque français ne doit rien aux *Guerres Civiles* de Pérez de Hita ; de toute évidence, Loubayssin puise son inspiration dans le *romancero* cidien. Le fait de connaître le cycle aide à comprendre l'ensemble du roman qui repose, un peu à la manière des *Guerres Civiles*, sur un collage narratif de différents *romances*¹².

Le roi musulman cependant joue un rôle plus important dans le roman que dans le *romancero*, preuve d'un déplacement d'intérêt narratif caractéristique de la fin du 16^{ème} siècle en Espagne, qui voit l'émergence du *Moro* en tant que personnage stéréotypé. Comme on peut le voir grâce à l'étude du *romancero morisco* émerge progressivement au 16^{ème} siècle en Espagne un corpus que Georges Cirot a qualifié de « maurophile » et qui continue d'interroger les lecteurs¹³. L'œuvre la plus célèbre en ce domaine est bien évidemment celle de Pérez de Hita dont l'éditeur de Loubayssin, Toussaint du Bray a publié dès 1608, la première traduction française¹⁴ qui a inspiré l'ensemble des romans hispano-mauresques postérieurs. Cette problématique « maurophilie » qui très schématiquement fait des musulmans d'Espagne des personnages positifs, loués pour leur loyauté, leur courage et leur raffinement transparait de manière tout à fait différente dans l'œuvre de Loubayssin qui utilise l'ambiguïté politique du Cid pour dresser un portrait curieusement mélioratif non seulement du roi musulman Adlérane mais aussi de la cour musulmane qui apparaît dans le roman plus tolérante et plus juste que la cour chrétienne de Sanche.

Le Cid

Si l'on suppose que Loubayssin était présent en Espagne ou du moins fortement imprégné de culture castillane dès les premières années du siècle, il est de fait contemporain du

¹² Sur le cycle de *romances* de la prise de Zamora, on se reportera par exemple au *Romancero*, éd. de Paloma Díaz-Mas, éd. cit., p. 73 et suivantes, qui propose 18 poèmes sur le thème.

¹³ Georges Cirot, *Bulletin hispanique*, « La maurophilie littéraire en Espagne au XVIème siècle », *Bull. Hisp.*, XL (1938), p. 50-157, 281-296, 433-447 ; XLI (1939), p. 65-85, 345-351 ; XLII (1940), p. 213-227 ; XLIII (1941), p. 265-289 ; XLIV (1942), p. 96-102; XLVI (1944), p. 5-25.

¹⁴ L'histoire des guerres civiles de Grenade [Texte imprimé], traduite de l'espagnol en français, Paris, T. du Bray, 1608. Sur le travail du libraire éditeur Toussaint du Bray, voir Romep Arbour, *Un éditeur d'œuvres littéraires au XVIIème siècle : Toussaint du Bray*, Genève, Droz, 1992.

traumatisme démographique et social que représente l'expulsion définitive des Morisques décidée par Philippe III en 1609. La France, alors favorable, du moins superficiellement, à ces populations converties dès les premières années du XVI^{ème} siècle, émet des objections à cette décision sans dépasser le stade de l'étonnement ou l'incompréhension. Loubayssin n'est pas Cervantès, il n'inscrit pas dans son roman, par ailleurs bien plus léger que *Don Quichotte*, un quelconque Ricote, et encore moins un autre Sid Hamet Benengeli, mais sa connaissance étrangement poussée pour l'époque de l'islam et sa curieuse prise de parti pour le roi musulman, quoi que son narrateur s'en défende, laisse croire qu'il cultive au moins une certaine sympathie pour les musulmans d'Espagne.

Son choix du Cid vient peut-être de là. Il faut toute fois rappeler ici qu'un an avant la publication de son roman Guillèn de Castro a publié non seulement la *Mocedades del Cid*¹⁵ la comédie la plus connue de Castro pour ses liens étroits avec celle de Corneille, mais aussi, la *Secunda de las hazañas del Cid* dont le contenu narratif est beaucoup plus proche du roman de Loubayssin. Le romancier a vraisemblablement été témoin en effet à Madrid, comme à Salamanque de ce nouvel intérêt pour les *romances* épiques relatant les exploits des héros nationaux. Le genre *romancero* connaît en effet un regain d'intérêt dans les premières années du XVII^{ème} siècle et devient une sorte de répertoire narratif propice à des transferts de genres. Il alimente ainsi le roman, et l'exemple de Pérez de Hita est le plus connu, mais aussi la *comedia*. Lope de Vega comme Guillèn de Castro se nourrissent de ces courts poèmes narratifs chantés, que tout le monde connaît et dans lesquels l'hispanité doit se reconnaître. Les *romances* du Cid appartiennent de façon marginale parce que réunis autour de la figure du héros, elle-même issue d'une chanson de geste médiévale, à cette vaste thématique de la Reconquête si importante dans les premières années du XVII^{ème} siècle où l'on voit émerger de façon de plus en plus nette une réflexion sur l'identité collective dressée contre les musulmans et leurs descendants.

Le Cid est un héros « historique » dont on retrouve des traces dans les chroniques castillanes mais aussi dans les sources arabes¹⁶. Né en 1043 à Bivar, Rodrigo est au service du roi Sanche II qui lui confie ses troupes afin de vaincre son frère Alphonse VI roi de Léon, ce qu'il fait. Alphonse ayant perdu sa couronne est exilé à Tolède auprès du roi musulman et Sanche règne

¹⁵ Primera parte de las Comedias de Don Guillen de Castro. Las comedias que van en este libro son las siguientes : 1, el Perfeto cavallero ; 2, el Conde Alarcos ; 3, la Humildad sobervia ; 4, don Quixote de la Mancha ; 5, las Mocedades del Cid, I ; 6, segunda de las Hazañas del Cid ; 7, el Desengaño dichoso ; 8, el Conde Dirlos ; 9, los Mal casados de Valencia ; 10, el Nacimiento de Montesinos ; 11, el Curioso impertinente ; 12, la de Progne y Filomena..., Valencia, F. Mey, 1618.

¹⁶ Sur cette question voir le travail fondateur de Reinhart Dozy, *Le Cid d'après de nouveaux documents*, Leyde, E. J. Brill, 1860 mais aussi Mikel de Epalza et Suzanne Guellouz, *Le Cid, personnage historique et littéraire*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1983.

à la fois sur la Castille et sur le Léon à l'exception de la ville de Zamora tenue par la sœur de Sanche, Urraca. Par la suite, Sanche ayant été assassiné, don Rodrigue de Bivar passe au service d'Alphonse avec lequel il entretient des relations complexes.

Le roman de Loubayssin se concentre sur le cycle du « siège de Zamora » qui oppose ainsi frère Sanche à sa sœur Urraca. Il prend sans doute moins ses sources directes dans la *comedia* que dans les récits d'historiens espagnols. Mais cet intérêt général pour le personnage explique le choix du romancier. Le personnage de Chimène n'apparaît pas dans le texte, le célèbre Cid est amoureux d'une jeune sœur du roi Sanche, Délie, dont il possède le portrait. La contextualisation historique est en elle-même originale dans le cadre des romans hispano-mauresques français dont les auteurs préfèrent traiter soit de la dernière période de présence nasride à Grenade, c'est-à-dire le XV^{ème} siècle, majoritaire, ce qui est bien sûr dû à l'influence importance du roman de Pérez de Hita, soit de l'entrée des musulmans dans la péninsule, c'est-à-dire le VIII^{ème} siècle, reprenant alors le cycle du dernier roi Goth, Rodrigue. Dans le roman de Loubayssin, le roi Maure du roman, Abderame n'est donc pas nasride et les clichés romanesques propres au genre hispano-mauresque ne sont pas encore suffisamment figés pour que le personnage y obéisse. On retrouve ainsi dans le roman une ambiance beaucoup plus proche des romans de chevalerie à la mode durant tout le 16^{ème} siècle espagnol et notamment *Amadis de Gaule*. L'esthétique des combats singuliers par exemple fait référence aux longs passages réservés à ce type d'épisodes dans les romans à la mode médiévale dont Cervantès se moque. Malgré cette contextualisation différente, le roman de Loubayssin annonce en partie ce que le roman hispano-mauresque français développe par la suite. Ce phénomène est évidemment explicable par le fait que les sources d'inspiration sont les mêmes : la littérature espagnole du 16^{ème} siècle et plus particulièrement le *romancero* de thématique historique ou pseudo-historique. Il est évident cependant que, plongé dans la même époque de diffusion massive du *romancero*, le cycle de *romances* reprend les interrogations politiques de l'époque et se place dans le même mouvement général d'intérêt pour l'histoire nationale. Le cadre historique est de toute façon très fantaisiste. Dans ce roman, qui fait apparaître le prophète Muhammad et mélange les tonalités chevaleresques et hispano-mauresque, l'histoire n'est qu'un répertoire de personnages et de situations que le *romancero* a déjà transformés en références littéraires.

L'apparition de Muhammad

Un des éléments peut-être les plus étonnants du roman, et qui tient en partie à une certaine connaissance de l'islam, est cette étrange apparition du prophète durant le songe d'un ermite musulman. L'épisode se situe lors du siège de Zamora. Le roi musulman Abderame, aidé

d'Alphonse qui souhaite se venger de son frère Sanche, ne parvient pas à vaincre Sanche et doit pourtant aider Urraca qui fait elle aussi face à l'armée de Sanche, dirigée par le Cid. Pour débloquer la situation et ainsi vaincre, Abderame décide d'utiliser la ruse et de capturer la femme de Sanche restée dans un palais à l'écart du front. Elle y séjourne avec sa belle sœur Délie, dont le roi musulman est amoureux, raison supplémentaire pour vouloir enlever les deux femmes. Le palais est celui d'un noble musulman, il est donc somptueux et pourvu de bains maures. Alors que le roi se lamente de ne pouvoir rien faire, un ermite lui raconte qu'en fuyant devant des soldats de Sanche, il est tombé dans un trou.

Si tôt que j'y fus arrivé, j'ouïs descendre l'eau assez doucement entre les rochers, qui étant les uns sous les autres semblaient faire une suite fort profonde. Je demurai là planté plus de deux grosses heures, sans avoir la hardiesse de passer plus avant, ni tourner en arrière, vu la grande abondance d'eau, que j'avais trouvé au lieu d'où j'étais échappé miraculeusement : car d'avoir espérance de pouvoir sortir par là, c'eût été la plus grande folie du monde, d'autant qu'il me semblait être tombé de la hauteur de plus de cent piques. Après que j'eux versé de mes yeux une infinité de larmes, fait mille promesses, et autant de vœux à Dieu, et à notre grand Prophète, je me sentis tellement abattu du travail, qu'il me fut force de céder au sommeil : qui désirait me rendre, se semblait, ce bon office de vouloir que la mort me surprit, que lors qu'il m'aurait privé de tout sentiment.

Je ne fus pas plutôt endormi, qu'il me fut avis qu'un More d'une belle et haute stature, se présenta devant moi. Il était vêtu d'une robe de toile d'or et d'argent faite en façon d'un **Doliman**, fermée par devant avec des boutons de diamants, et une fort large ceinture de soie de diverses couleurs, au bout de laquelle il y avait une frange d'or et d'argent. Ses chausses étaient fort longues **plissantes** par le bas, avec le soulier sans attache et fort pointu par le bout. Il portait une grande jupe par-dessus la robe toute couverte de pierre précieuses : le **Tulban** de vert, fort gros, et tout rond, sans aucune pointe, mais enrichi de perles, et de diamants : ayant au reste le visage si reluisant, que je ne le pouvais quasi regarder en face : ce néanmoins je vis qu'il l'avait grave majestueuse, et si remplie de douceur, qu'il montrait en elle, l'éclat de quelque divinité.

Il se vint présenter ainsi devant moi, et me dit.

Hamet éveille-toi, ne crains point de me suivre, car je suis Mahomet le grand ami de Dieu.

Si tôt qu'il eût achevé ces paroles, il me sembla, qu'il me vint prendre par la main, et qu'après m'avoir fait descendre de rocher en rocher, jusques à une très profonde caverne, il me conduisit par icelle à un beau et délicieux jardin, où nous eûmes pas plutôt trouvé une fontaine, que mon fidèle conducteur disparut me laissant si transporté d'aise, que je m'éveillai en sursaut avec non moins de joie, que si la chose eût été véritable. Mais connaissant à la fin mon erreur, je commençai derechef mes plaintes, et comme je les eux continuées assez longtemps, j'entendis une voix qui me dit. Suis-moi donc. Quoi es-tu bien si stupide de croire que je ne sois pas assez puissant pour te sortir du lieu où tu es. Je t'en sortirai assurément si tu me veux suivre, et si je te montrerai un secret, par le moyen duquel tu pourras recouvrer ta chère patrie, d'entre les mains des chrétiens, qui empièteront bientôt sur elle.

Ces paroles prononcées avec le même ton de voix, que celui, qui s'était apparu à moi l'avait parlé, me firent délibérer de passer plus outre. Ce que je fis avec un tel heur,

qu'après avoir suivi l'espace de quatre heures une veine d'eau chaude, j'arrivai à une muraille, que je connue être faite par les mains des maçons, tant à cause de la façon de son structurex, que pour quatre ou cinq canaux, que j'avais trouvé conduire l'eau, en des gros tuyaux qui étaient à la muraille, qu'aussi parce que j'entendais parler de l'autre côté, mais avec une telle confusions, à cause du bruit, que l'eau faisait en tombant dans de gros bassins, qu'il était impossible de pouvoir ouïr même en quel langage.

Comme j'étais en cette peine de vouloir entendre ce que je ne pouvais, l'eau se vint arrêter tout d'un coup. De sorte que le bruit qu'elle faisait en tombant dans les bassins, étant apaisé, je pus ouïr distinctement ces paroles qui furent dites en langue espagnole. Et combien de jours se veulent-elles baigner ? Je crois, répondit une autre, que la reine se baignera encore huit jours, et l'Infante Délie, cinq ou six, de sorte, que nous aurons encore ces jours de travail. Après que ses personnes qui parlaient se furent entretenues quelque temps, sur tels et semblables discours. J'entendis les voix de plusieurs autres personnes, qui vinrent en ce lieu, et entre elles, celle d'une qui dit.

S'il fait ici si bon qu'il faisait hier, je suis d'avis que nous y demeurions davantage, que nous fîmes.

C'est, répondit un autre, ce que je voulais dire etc. Lors je ne peux ouïr la fin de cette raison, car le bruit de l'eau qu'on débonda en ce temps, m'en ôta le moyen¹⁷.

Plusieurs détails témoignent d'une familiarité originale avec l'islam. Le costume de Muhammad semble relativement renseigné, par exemple la couleur verte rappelle l'importance de cette teinte dans les costumes et la hiérarchie des nuances colorées des turbans dans l'Empire ottoman. L'expression « ami de Dieu » est une traduction littérale de « *sadiq Allah* » qui s'applique en effet au prophète dans un contexte musulman. La promesse de Muhammad est formulée de manière tout à fait crédible et rappelle les prophéties morisques si importante à l'époque, et qui promettent le retour de l'islam en Espagne. Si l'ensemble du passage renvoie en fait à un topos de la littérature chevaleresque, la catabase en songe, que Cervantès développe dans l'épisode de la caverne de Montesinos

La présence du prophète est en elle-même complexe. Le personnage n'apparaît pas dans le *romancero* mais il semble que le contexte historique ainsi que le choix du Cid aient permis au romancier non seulement d'entrer dans le camp musulman, ce que fait très souvent le *romancero fronterizo*, mais aussi de développer une sorte d'islam assez renseigné pour l'époque et ainsi d'islamiser le passage topique de la catabase. Le Cid est en effet connu pour ses contacts avec le monde musulman alors qu'il sert Alphonse « roi des deux religions ». Le héros invaincu, qui doit son surnom à l'arabe permet ainsi de rêver à des contacts entre chrétiens et musulmans de façon beaucoup moins frontale que dans une simple guerre de frontière. En effet, l'enjeu guerrier du roman réside moins dans le combat entre chrétiens et musulmans que dans l'opposition contre nature entre un frère tyrannique et sa sœur Urraca.

¹⁷ *Op. cit.*, p. 91 et suivantes.

Le Cid lui-même s'efface au profit de la cour du roi Abderame, amoureux d'une chrétienne, généreux et jeune, bénéficiant de façon évidente des préférences du narrateur. Pondéré, généreux et particulièrement galant, le roi musulman est un modèle et la réécriture romanesque du matériau cidien donne au héros national une place ambiguë puisqu'il sert un roi injuste. La cour musulmane est ainsi un refuge pour Alphonse et sa suite et présente tous les attraits d'une société noble et raffinée.

La représentation du musulman d'Espagne rappelle par certains aspects celle que Pérez de Hita développe à partir du *romancero morisco*, les carrousels et défilés sont offerts aux dames comme autant de divertissements codifiés et déjà attendus dans la littérature espagnole. On peut remarquer par exemple que, suivant l'exemple de la majorité des *romances* la langue n'est pas envisagée comme un problème. Tout le monde parle espagnol pour plus de commodité romanesque : lorsque le Cid, caché sous ses habits d'esclave maure, s'adresse au roi musulman Abderame, le narrateur n'envisage à aucun moment que l'accent par exemple pourrait trahir le chrétien.

Je suis More de nation, natif d'une ville appelée Frague. Il y a environ deux ans que je fus pris esclave par les chrétiens sur le chemin d'Ilerde, et bien près de dix-neuf mois, que celui qui me prit, me présenta au roi d'Aragon. La Fortune se montra si favorable en ma servitude, que six mois après, le roi me prit en telle amitié, que j'étais envié non seulement des autres esclaves, mais encore de ceux qui étaient les plus favoris. Car j'entraï aussi familièrement dans sa chambre et dans celle de l'Infante Delie sa sœur, comme pourraient faire leurs domestiques¹⁸.

Les personnages se côtoient et se comprennent sans que jamais soit évoqué le problème de la langue. Nous retrouvons une esthétique proche de celle du *romancero*, corpus qui ne présente que quelques rares exemples où l'arabe intervient dans la narration ; le castillan est bien cette langue médiatrice que tous les personnages maîtrisent sans qu'il soit forcément nécessaire de le rappeler. Sans surprise, Loubayssin de la Marque fait jurer ses personnages maures « par Mahomet »¹⁹ ou par « par le Saint Alcoran de notre grand Prophète »²⁰ contre toute vraisemblance puisque tous les personnages s'expriment dans une même langue. Cet artifice est directement hérité du *romancero* qui utilise de la même manière quelques expressions immédiatement repérables comme « arabo-musulmanes » par le lecteur tout en restant parfaitement compréhensibles.

¹⁸ *Op. cit.*, p. 12.

¹⁹ *Op. cit.*, p. 9 par exemple.

²⁰ *Ibid.*, p. 53.

Toutefois, certaines précisions semblent originales dans ce contexte, le calander par exemple, que la traduction de Galland rendra célèbre, est un personnage nouveau par rapport au *romance*, sa description correspond bien à ce qu'on attend d'un *qalandar* :

Comme le roi voyait un jour faire montre de huit compagnies de gendarmes, en une grande plaine qui était près de la ville, étant accompagné de plusieurs princes et seigneurs. Voici arriver au lieu où il était un religieux de ceux qu'on appelle entre les mahométans calanders, qui font profession de perpétuelle chasteté, et grande abstinence, et sainteté de vie, au moins en apparence, si elle ne l'est en effet.

Il portait une sorte de haire faite de laine, et de crin de cheval, ses cheveux fort ras, et en la tête un chapeau de feutre fait à la façon de ceux que les prêtres grecs portent : autour duquel y avait une sorte de frange de la longueur de la main faite de crin de cheval, portant aux oreilles, au col, et au bras, de grands anneaux de fer, et un livre à la main²¹.

On peut se demander, sans avoir encore de réponse, d'où le romancier gascon tire ces informations et pourquoi il introduit dans la trame narrative un tel personnage, prétexte justement à l'apparition de Muhammad. Les gestes de la prière musulmane sont précis et documentés, comme si le romancier avait lui-même assisté à des prières : le calander « port[e] les bras sur son estomac, et inclin[e] la tête et le corps vers la terre²²... ».

Loubayssin de la Marque, premier français à introduire le personnage du « Maure amoureux » proposait ainsi une utilisation romanesque de l'islam. Le romancier, auteur de *l'Histoire des cocus* fait du prophète un guide étrangement décalé qui mène l'ascète vers deux femmes nues profitant des joies longuement décrites, des bains maures, ce qui aurait pu nourrir d'éventuels fantasmes pré orientalistes. L'intervention du prophète, comme les détails documentés sur l'islam ne connaissent en fait pas de suite dans le reste du corpus français. En effet, alors que le Gascon s'intéresse aux particularités spécifiques des musulmans, le reste du corpus français se concentre au contraire sur les similitudes entre les deux communautés et multiplie les passages entre les deux. Dans le roman du comte de Vivar, on retrouve sans surprise des épisodes de déguisement, et particulièrement au début, où le Cid est pris pour un serviteur musulman par le roi Abderame, mais le roman repose moins sur la nécessité des conversions que sur la possibilité d'une tolérance mutuelle guidée par des intérêts communs.

La si célèbre pièce de Corneille efface sans doute cette lecture particulière de la matière cidienne. Loubayssin s'intéresse peu aux conflits de loyauté et dresse le portrait d'un souverain musulman modèle, bien souvent étonné par les actes de Sanche, ivre d'un pouvoir

²¹ *Op. cit.*, p. 90.

²² *Ibidem*.

malsain. Le Cid ne sait pas quel parti prendre et s'il est fidèle à Sanche malgré tout, marque son respect au roi musulman à plusieurs reprises, ne pouvant ni le vaincre ni le mépriser.